JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

ÉDITORIAL

DIDJERIDU ET COR DES ALPES

L'été et les vacances nous donnent l'occasion de découvrir des pays et des sites nouveaux, intéressants sur les plans historique et ethnologique. Ils nous permettent aussi de découvrir les progrès de la pensée unique dans l'économie touristique. La mise en valeur des spécificités locales, en effet, s'uniformise de plus en plus. On finit par trouver aux quatre coins du monde les mêmes objets d'« artisanat local »: objets de vannerie ou bois sculptés faits à la hâte, calebasses gravées des mêmes motifs géométriques, quand ce ne sont pas les petites cuillers avec le nom de la ville dans laquelle on se trouve. De Vevey à Mexico, les spectacles de « danse au village » se ressemblent tous et, nouvelle étape dans le processus, les magasins touristiques se sont mis à offrir des produits d'autres pays, qui n'ont plus rien à voir avec la culture locale. C'est ainsi que l'on trouve maintenant dans certains villages grecs des tapis péruviens et à Santa-Fe, Nouveau-Mexique, des objets touristiques des cinq continents. Ce n'est pas toujours horrible et, il n'y a pas longtemps sur une place de Berne, on pouvait entendre un agréable duo musical, où la voix d'un didjeridu, instrument à vent des aborigènes australiens, se mêlait aux sons d'un cor des Alpes. Cette tendance à la dissolution des spécificités locales dans un traditionnel uniformisé, se retrouve d'ailleurs dans la publicité, le film, les jeux vidéos et la littérature. Et, liée à ce mouvement, l'ignorance au sujet de la diversité des racines culturelles du monde progresse partout.

Les musées d'ethnographie ont plusieurs fonctions: l'une d'entre elles est clairement de résister à cet analphabétisme ethnographique croissant. Ces institutions devront plus que jamais offrir un « vocabulaire » des civilisations du monde, introduisant tout un chacun à la connaissance des diverses cultures qui se sont développées dans les quatre coins de la terre et qui continuent de marquer les identités individuelles et sociales d'aujourd'hui. Dans leur combat pour la mémoire, les musées d'ethnographie de demain se devront de présenter les grandes religions du monde, les techniques fondamentales, les grands systèmes d'adaptation au milieu, les grands types de sociétés humaines, les grandes tendances de l'art. Mais ce programme ne ressemble-t-il pas un peu trop à celui des musées ethnographiques de l'époque coloniale, sortes de cimetières des civilisations du monde? Dans le projet de nouveau musée à la Place Sturm, nous pensons que l'opposé sera vrai. Comme nous l'avons plusieurs fois souligné, le nouveau musée sera des plus vivants: dans cette « arche de Noé des cultures », l'approche conceptuelle, les techniques d'exposition, les langages esthétiques, seront choisis de manière à rendre les civilisations disparues ou en voie de disparition les plus compréhensibles et familières possible aux visiteurs, à faire ressortir les universaux humains présents derrière les cultures les plus exotiques. Et à côté des civilisations du passé, il y aura aussi des expressions – même si celles-ci sont culturellement métisses – de la diversité d'aujourd'hui, telles qu'expositions d'artistes contemporains, films, démonstrations d'artisans, spectacles. Dans une partie du musée les visiteurs pourront, par exemple, apprécier la logique, la richesse, la beauté et la cohérence de la civilisation traditionnelle des aborigènes australiens, mais pourquoi pas aussi, à l'étage en dessus, une polyphonie de didjeridus et cors des alpes, si celle-ci est de qualité.

Louis NECKER
Directeur

Note

JOURNAL DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE
no 20
Octobre - Décembre 1997

Paraît trois fois l'an

Direction
Louis Necker

Ville de Genève
Département des
Affaires culturelles

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE
65-67, boulevard Carl-Vogt
1205 Genève
Tél. 022 418 45 50
Fax 022 418 45 51

Bus 1, 4 et 44

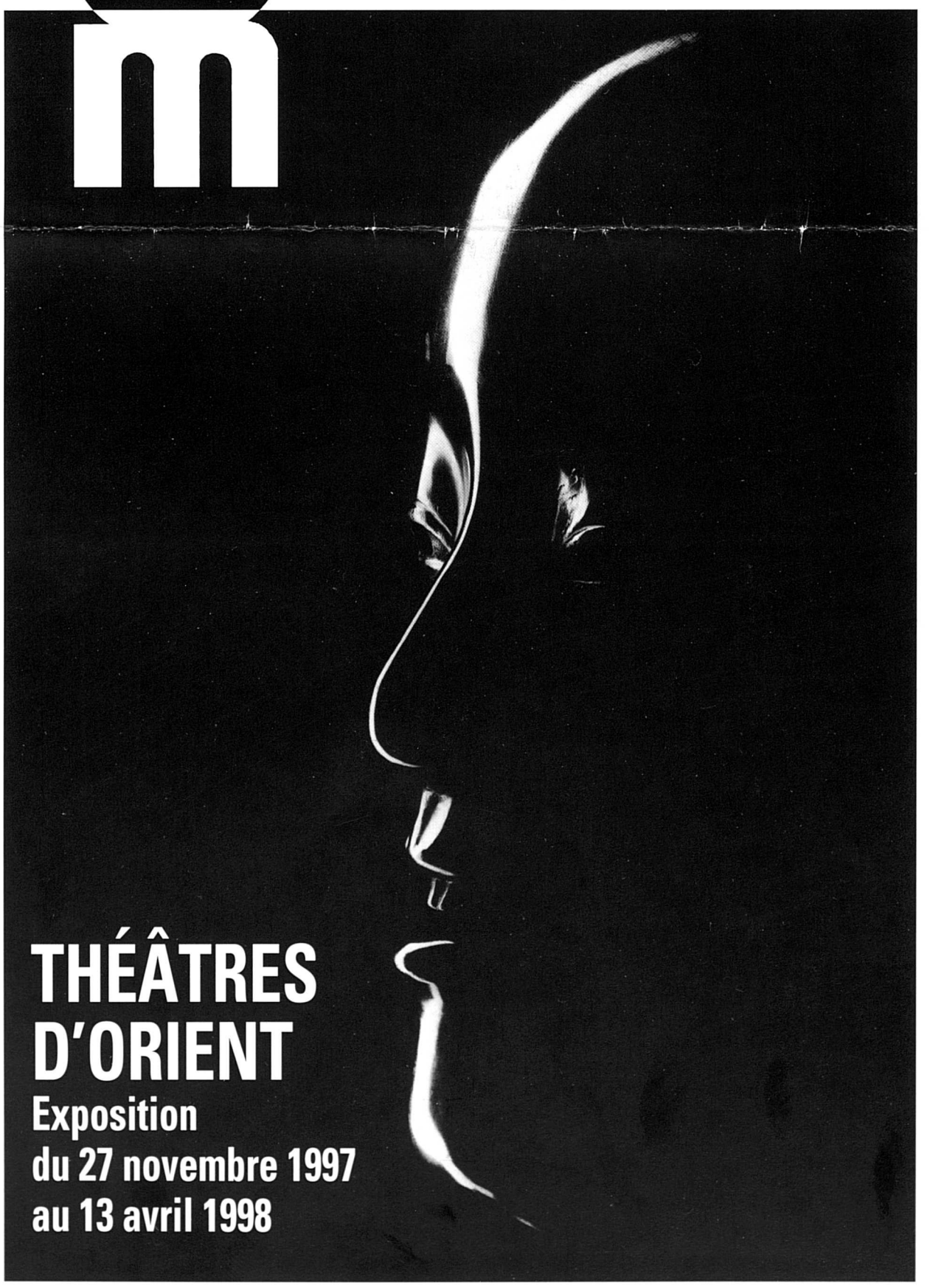
Ouvert de 10 à 17h
Fermé lundi

Annexe de Conches
7, chemin Calandrini
1231 Conches
Tél. 022 346 01 25
Fax 022 789 15 40

Bus 8

Ouvert de 10 à 17h
Fermé lundi

Adresse Internet:
http://www.ville-ge.ch/musinfo/ethg/index.htm



Masque japonais de théâtre *nô*: « Petite face », ou « Petit masque » *(ko-omote)*. MEG 26785

EXPOSITION du 27 novem

THÉÂTRES

Masques — Marionnette

Trois grands courants culturels coexistent en Asie. Leur essor s'est fait, parallèlement à celui des principales traditions philosophiques et religieuses du continent, à partir des foyers que sont: l'Inde, d'où ont rayonné l'hindouisme et le bouddhisme; la Chine, dont la culture a été modelée par le confucianisme et le taoïsme; le Proche et Moyen-Orient, en particulier les mondes arabe, turc et persan, marqués du sceau de l'islam.

Chacun à sa façon, les arts issus de ces civilisations reflètent l'idéal de beauté, d'ordre et de sagesse inhérent à leur vision du monde, et ceci selon un principe d'unité dans la diversité. Les multiples formes du théâtre, de la danse et de la musique semblent ainsi avoir toujours été envisagées en Orient comme les expressions d'un même art, l'art du temps, alors que les arts plastiques et picturaux – la peinture, la sculpture et l'architecture notamment – en sont la contrepartie spatiale. Tous reposent sur une conception esthétique commune, véritable «signature» culturelle que chacun imprime selon les moyens expressifs propres à son langage. Mais, contrairement à la danse, essentiellement basée sur l'enchaînement de mouvements corporels, le théâtre est fondé sur la représentation d'un récit par des acteurs agissant et parlant selon des conventions culturellement déterminées. La frontière entre ces deux arts est cependant ténue, la danse n'excluant pas a priori la narration ni les dialogues, de même que les genres asiatiques répondant à la définition du théâtre comportent souvent toute une chorégraphie, qui contribue à en faire de véritables opéras.

Marionnette à fils *(yok taï thabin)* de Birmanie, région de Rangoon. Personnage de guerrier. Collection Gründ-Khaznadar

Qu'ils recourent au jeu d'interprètes humains ou de substituts comme les figures d'ombres et les marionnettes, les théâtres d'Orient permettent aux populations les plus diverses de mettre en scène la relation complexe qu'elles entretiennent avec le sacré. Avant de constituer un divertissement, la représentation théâtrale manifeste le besoin de l'homme asiatique d'inscrire sa place dans un cosmos qui le dépasse, et dont il est en même temps acteur à part entière.

L'approche des théâtres asiatiques nous offre ainsi une introduction idéale à l'Orient sous son aspect à la fois le plus intemporel et le plus actuel: intemporel par leur thématique générale, et actuel par la créativité constamment renouvelée de leurs interprètes. Chacune des grandes civilisations orientales a en effet conservé intact le souvenir des innombrables mythes, épopées, annales, contes et légendes de toutes sortes qui peuplent sa mémoire et son imaginaire; les différentes formes théâtrales qu'elles ont développées au cours des âges en représentent des manifestations idéalisées, adaptées à la mentalité de leurs destinataires particuliers. Quels qu'en soient la nature et le sujet, ces récits constituent un inépuisable réservoir d'enseignements touchant aux domaines les plus divers de la culture: la sagesse et les vertus cardinales tout d'abord, incarnées par les qualités de héros et d'héroïnes exemplaires; l'éthique, manifestée par leur comportement en toute circonstance; la religion et les croyances populaires, trame et référence de leurs moindres faits et gestes; l'esthétique enfin, exprimée par le jeu des acteurs ou la manipulation des figures, par la musique et les techniques vocales, par le costume, le décor et tous les artifices de la scénographie.

Dans son immense majorité, le théâtre a toujours en Orient une fonction morale et didactique, que l'œuvre appartienne au genre épique, tragique ou comique et bouffon. Il est conçu pour être compris par tous, érudits ou illettrés, adultes comme enfants, chacun y captant le niveau d'enseignement correspondant à son éducation et à ses aspirations. Les exploits des dieux et des démons transmettent un aspect de la sagesse traditionnelle; les personnages sont en principe connus de tous, et nulle équivoque ne subsiste entre le rôle des «bons» et celui des «mauvais». La fonction du théâtre y est donc tout à fait comparable à celle qu'il avait dans l'Antiquité classique ou à celle des mystères et des miracles du Moyen Age occidental. Le combat des forces du Bien et du Mal et la victoire héroïque et inéluctable des premières y sont à l'image de la lutte intérieure de chacun contre les vices et les passions, lesquels, selon l'hindouisme, représentent les tendances «obscures» qui lui voilent la Vérité lumineuse.

D'une manière générale, les théâtres asiatiques ne cherchent pas à reproduire ou à imiter la société. Le réalisme en est de manière générale proscrit, et ceci quels que soient le thème traité et le mode de représentation choisi. De même, l'évolution psychologique des personnages, poussée à l'extrême de sa complexité par notre théâtre occidental moderne, y

La princesse et son ombre. Figure du théâtre d'ombres javanais *wayang kulit*. MEG 41876

bre 1997 au 13 avril 1998

D'ORIENT

s — Ombres — Costumes

est toujours intentionnellement absente: chaque protagoniste est considéré comme un archétype dont le caractère, déterminé une fois pour toutes, justifie la place qu'il occupe dans l'œuvre et la nature des relations qu'il établit avec autrui. Cette «lisibilité» du héros est renforcée par son costume, y compris ses couleurs et ses attributs, par sa démarche, par le timbre de sa voix, éventuellement par son masque ou ses peintures faciales et corporelles, qui constituent autant de repères symboliques permettant de l'identifier et d'en évaluer le rôle dès sa première apparition.

Des divergences de même type peuvent d'ailleurs être observées dans la plupart des disciplines artistiques: à l'époque où les peintres européens ont développé les lois de la perspective et du trompe-l'œil, les maîtres de la plupart des traditions picturales asiatiques n'ont pour leur part jamais cherché à reproduire la réalité observable, mais plutôt à explorer le potentiel symbolique de formes picturales canoniques. Quant aux traditions musicales asiatiques, elles ignorent pour la plupart délibérément les principes du contrepoint, de la polyphonie et de l'écriture musicale au profit d'expressions monodiques au contour mélodique modal, d'une dynamique rythmique reposant sur un déroulement cyclique du temps, et de répertoires transmis oralement d'une génération à l'autre.

Le Musée d'ethnographie de Genève conserve une importante collection d'objets asiatiques liés au théâtre, notamment des masques, des marionnettes, des figures d'ombres, des costumes, des instruments de musique et différents accessoires. Cette exposition présente quelques-uns des objets les plus représentatifs de cette collection, complétés par un certain nombre de pièces particulièrement remarquables qu'ont bien voulu nous prêter Madame Françoise Gründ et Monsieur Chérif Khaznadar, respectivement directrice artistique et directeur de la Maison des Cultures du Monde à Paris, que nous tenons à remercier chaleureusement.

Véritables œuvres d'art, ces objets peuvent légitimement être appréciés pour leur seule valeur esthétique. Mais «Théâtres d'Orient» s'efforcera de leur rendre leur signification originelle en les replaçant dans le contexte des traditions dont ils sont issus. Aidés dans leur recherche par Eve Jay Hopkins, dont le travail d'inventaire et de documentation est à saluer ici, les deux responsables de l'exposition se sont réparti la recherche en fonction de leurs compétences respectives: Laurent Aubert s'est plus particulièrement intéressé à la Turquie et au Proche-Orient, à l'Inde, au Sri Lanka, à la Malaisie et à l'Indonésie; et Jérôme Ducor à l'Asie du Sud-Est, à l'Extrême-Orient et à l'Himalaya.

Tous les objets présentés ne trouvent leur sens que lorsqu'ils prennent vie dans les représentations théâtrales, où le geste des interprètes – ou celui des figures animées par les marionnettistes ou les montreurs d'ombres – se joint à la parole de l'argument rythmée par la musique. A défaut d'une représentation réelle, le décorateur Laurent Bonnet a opté pour une mise en espace des objets destinée à mettre en valeur à la fois leur exceptionnelle qualité artistique et le rôle social et culturel des différents genres théâtraux asiatiques. Quant à Johnathan Watts, le photographe du Musée, assisté d'André Longchamp, il est l'auteur des magnifiques photographies du livre «Théâtres d'Orient» qui accompagne l'exposition et en prolongera le souvenir, restituant sur le papier un peu de la magie véhiculée par ces témoins d'une des expressions les plus magistrales de la créativité humaine.

Laurent Aubert et Jérôme Ducor

LIVRE ACCOMPAGNANT L'EXPOSITION:

THÉÂTRES D'ORIENT
Masques – Marionnettes – Ombres – Costumes

Textes de Laurent Aubert et Jérôme Ducor. Photographies de Johnathan Watts.
Genève: Musée d'ethnographie / Ivrea: Priuli & Verlucca Editori.
153 pages, 72 illustrations en couleurs.
Parution: novembre 1997.
Souscription: dès maintenant au Musée, tél.: 418 45 50.
Prix: édition reliée: 120 FS; édition brochée: 50 FS.

Bulletin de commande

à renvoyer au
Musée d'ethnographie
CP 191 – 1211 Genève 8

Prix: 120.– (version reliée)
Version brochée: 50.–
port en sus

Je commande exemplaire(s) de l'ouvrage **Théâtres d'Orient**

Nom / Prénom

Adresse:

NP / Localité

Date: Signature:

SPECTACLE D'INAUGURATION DE L'EXPOSITION au Musée du 27 au 30 novembre

INDE: AUX SOURCES DU THÉÂTRE INDIEN

SPECTACLE EN DEUX PARTIES
Je 27 nov.: 20h30; Ve 28 nov.: 20h30; Sa 29 nov.: 17h30; Di 30 nov.: 17h30.

***Bhopa-Bopi*, balladins du Rajasthan**
Ménestrels itinérants du Rajasthan, les Bhopa-Bopi circulent de village en fête pour présenter par des contes, de la musique, de la danse et une bande dessinée géante *(pad)* la légende du prince Pabuji, héros du temps de l'empire moghol. Coiffé d'un volumineux turban, l'homme chante l'épopée en s'accompagnant d'une vièle *(râvanhatthâ)*, pendant que sa compagne, la tête couverte d'un voile coloré, lui donne la réplique, danse et indique sur le *pad* l'épisode dont il est question. Sultans et princesses, guerriers, cheval magique ou caravanes d'éléphants: tous ces personnages prennent vie sous les yeux du public grâce à l'art incomparable de ces balladins du désert.

Peinture sur toile représentant l'histoire de Pabuji. Au centre, on voit Pabuji et ses compagnons; tout autour, en plus petit: des scènes de sa vie légendaire. MEG 41634

***Pava-kathakali*, marionnettes du Kerala**
Le Pava-kathakali du Kerala est une forme rare, née de l'imitation par les marionnettes du fameux Kathakali, une des traditions les plus spectaculaires du théâtre indien. L'esthétique saisissante des marionnettes reprend d'ailleurs en tout point celle des acteurs avec leurs coiffes, leurs maquillages et leurs costumes. Dans une aire scénique centrée sur une lampe à huile, qui fournit l'éclairage du spectacle, une troupe de cinq à six membres représente des épisodes du Mahabhârata ou d'autres récits épiques du sud de l'Inde sur l'accompagnement du tambour et du gong. La compagnie Natana Kairali que nous invitons est aujourd'hui la dernière dépositaire de cet art précieux et magique, qui met en scène le combat des dieux et des démons.
En collaboration avec les Ateliers d'ethnomusicologie et la Maison des Cultures du Monde de Paris.

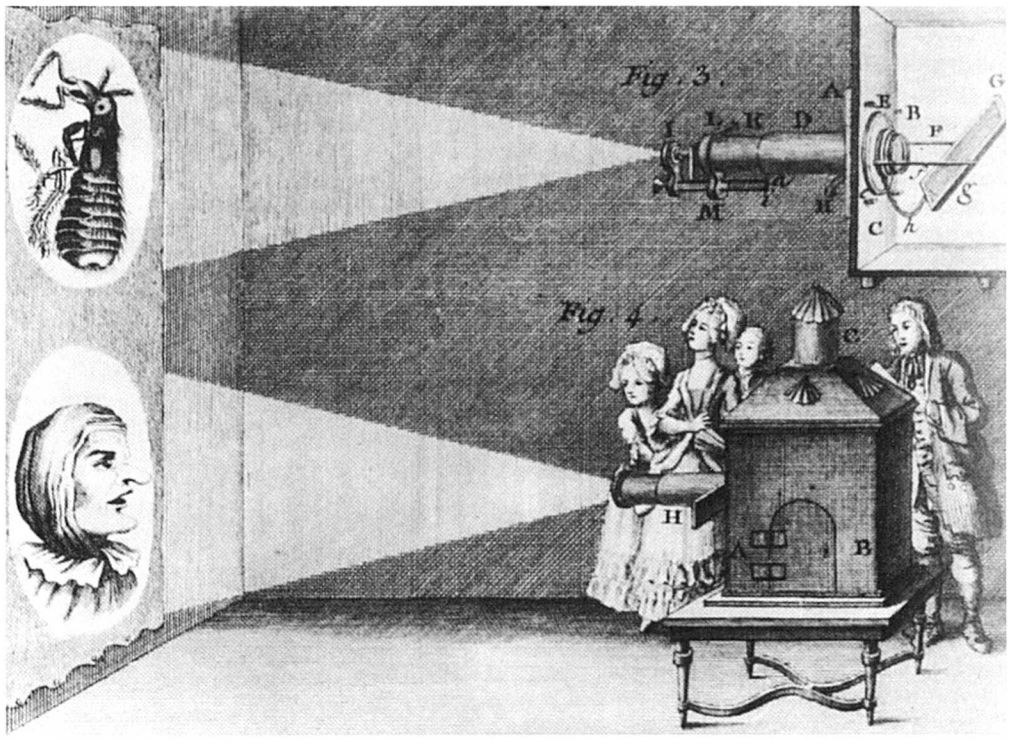
Pava-kathakali. Scène de la pièce Duryodhana Vadham. Compagnie Natana Kairali (doc. Ateliers d'ethnomusicologie)

Prix des places: 15.–/ Amis du Musée, adhérents Ateliers, étudiants, AVS, chômeurs: 10.–
Location: Service culturel Migros. 7, rue du Prince, Genève
Réservation: 418 45 44

En attendant le prince charmant

L'éducation des jeunes filles à Genève 1740-1970

Du 21 octobre 1997 au 19 avril 1998. Vernissage le 20 octobre à 18h30



Leçon expérimentale de physique. Musée national de l'Education, I.N.R.P, Rouen

Ecole professionnelle et ménagère, 1925. AEG – Archives DIP

Ecole supérieure de jeunes filles, 1947. Fonds historique de la CRIÉE

Les plus privilégiées cultivaient les arts d'agrément, les autres les arts ménagers, mais toutes attendaient le prince charmant. Jusque dans les années soixante de notre siècle, à Genève comme ailleurs, les jeunes filles ont été séparées des garçons pour leur éducation. Les institutions qui leur étaient réservées avaient pour principale finalité de les préparer au mariage, à leur rôle d'épouse et de mère dépendante et dévouée, pour mieux garantir la stabilité de la famille et la moralité publique. Leur bonheur devait résider dans leur abnégation. Condamnées par la nature, disait Rousseau, à plaire aux hommes, elles devaient paraître plutôt qu'être. Leur pouvoir, au sein de la famille, était à la mesure de cette aliénation.

Une si longue obstination à réduire les femmes à leur fonction de reproduction et à les confiner dans la sphère privée, au détriment de leur formation professionnelle et intellectuelle, marque aujourd'hui encore les relations qu'elles ont avec les hommes, avec le monde du travail et celui de la politique. L'exposition *En attendant le prince charmant* révèle les pesanteurs de l'histoire sur nos mentalités et s'interroge sur les ruptures survenues au cours du 20e siècle.

Aujourd'hui, la plupart des jeunes filles étudient, comme les garçons, jusqu'à 18 et même 25 ans ou acquièrent une formation professionnelle. Elles veulent travailler, être indépendantes et autonomes, et désirent également avoir un enfant ou deux, mais le plus tard possible. Elles sortent, boivent, fument, dansent et perdent leur pucelage, comme les garçons, bien avant le mariage. Libérées des modèles d'autrefois, elles voyagent, prennent la pilule et font des expériences, flottent au gré des circonstances et des modes, sans scrupules ou presque. Les repères, en se multipliant, sont devenus flous. En attendant le prince charmant, elles rêvent d'amour, toujours, mais aussi de mobilité. Le bonheur n'est plus dans la transgression des interdits ni dans le sentiment du devoir accompli. Devenues femmes et épouses, elles supportent mal de sacrifier leur épanouissement personnel à celui de leur mari ou de leurs enfants et se soumettent difficilement au rôle qui leur est imparti dans le ménage. Les statistiques le disent, ce sont elles qui sont à l'origine de la plupart des demandes de divorce.

L'absence de débat, lors de la généralisation de la mixité il y a trente ans, est-elle à l'origine de nos désarrois actuels? Aux chemins strictement balisés que devaient suivre les jeunes filles d'antan, aucune autre voie n'a été proposée. La famille demeure la valeur suprême. Les modèles d'autrefois flottent toujours dans nos têtes et la tentation est grande, en l'absence de toute alternative et en temps de crise ou de sida, de les faire ressurgir.

Une exposition de la Criée,

à l'occasion des 150 ans de l'Ecole secondaire et supérieure de jeunes filles et des 100 ans de l'Ecole professionnelle et ménagère

Une robe de mariage à chaque étage

Le parcours de l'exposition commence vers 1740. Dans la Genève urbaine et protestante de cette époque, l'instruction des jeunes filles est loin d'être négligée. La Vénérable Compagnie des Pasteurs, secondée par la Société des Catéchumènes fondée en 1736, se charge de *l'instruction de toute la jeunesse dans la crainte de Dieu* et prépare les filles comme les garçons à lire la Bible et à recevoir, entre 15 et 16 ans, la Sainte Cène. A la fin du siècle, le 90% des femmes nées dans la ville sont alphabétisées, ce qui est remarquable dans l'Europe d'alors.

Les autorités civiles, en revanche, très soucieuses de la formation des garçons, laissent aux parents l'initiative d'instruire leurs filles comme il leur convient. A chacune selon sa condition. *L'usage du monde et une chambre à soi* illustre, à partir des journaux intimes, comment les demoiselles bien nées de la haute ville cultivent leur moi et se préparent à tenir leur rang. Les filles d'artisans et de commerçants suivent des *leçons en ville* pour mieux seconder leur mari au magasin ou à l'atelier. *La clôture et le dortoir*, dans les couvents de Gex ou d'Annecy, sont réservés aux plus démunies d'entre elles, malgré la vigilance du Consistoire qui ne cesse de dénoncer cette «funeste habitude». Les plus pauvres enfin apprennent, *en service ou à l'atelier*, à devenir des domestiques, des lingères ou des ouvrières du textile.

Cette première partie s'achève avec la Révolution. A la femme parfaite de la Bible, parce qu'elle rapporte plus qu'elle ne coûte, vient se superposer le modèle de la mère éducatrice , responsable de la moralité des futurs citoyens. *«Il rendit les femmes à leur devoirs et les enfants au bonheur»*, chantait-on en célébrant Rousseau et l'avènement de la souveraineté du peuple. Désormais, l'éducation des filles est une affaire d'Etat. Mais il faudra attendre le milieu du 19e siècle pour que le Département de l'instruction publique ouvre la première école secondaire publique de jeunes filles.

J' Vote pour la semaine des quat' jeudis!

Le parcours se poursuit au 19e, avec *l'Etat, la philanthrope, la domestique et la prostituée.* Les orphelines, les enfants abandonnées ou jugées en danger auprès de leurs parents sont élevées, dès le début du siècle, dans les asiles créés par les dames philanthropes pour les éloigner du vice et de la prostitution en faisant d'elles des filles de ferme ou des domestiques.

Des écoles, n'en faut plus!

Avec la révolution radicale de 1846, l'Etat prend la relève des nombreux instituts privés qui se sont multipliés depuis la Restauration. En créant *l'Ecole secondaire de jeunes fille* en 1847, puis, cinquante ans plus tard, *l'Ecole professionnelle et ménagère*, il écarte d'emblée tout projet qui aurait des visées trop professionnelles ou intellectuelles. Il est vrai qu'avec l'extension du salariat, le partage sexuel du travail entre la sphère privée et la sphère publique s'accentue. *La femme, c'est la maison*, ne cessent de répéter très prosaïquement les nouveaux bourgeois au pouvoir, pourtant laïques et démocrates, et la femme savante est ridicule. Lorsque l'Etat consent, sous la pression de la demande, à mieux former les femmes qui veulent ou doivent travailler, c'est aux professions traditionnellement féminines qu'il les prépare: domestique, institutrice, commerçante ou employée de bureau, couturière ou infirmière. Un petit salon, enfin, intitulé *la militante et la violoniste*, est réservé à l'éducation très protestante d'Emilie Gourd et de sa petite sœur Edith.

V' là pour les études!

La dernière partie de l'exposition est consacrée au *temps des ruptures*. Durant la première guerre mondiale, le dévouement des hommes à la patrie et celui des femmes à la famille a été chèrement payé. Dès les années 20, *les oies blanches* du 19e s'émancipent et deviennent des «garçonnes». *L'accès à l'université* est enfin acquis, en 1924, et à la même époque, *l'accès aux métiers* réservés jusque là aux hommes est formellement possible puisque des classes pour filles sont ouvertes dans les écoles supérieures de commerce et des arts et métiers. Certes, ils et elles demeurent séparés, et en temps de crise l'enseignement ménager et la culture féminine reviennent en force. Jusqu'à *la généralisation de la mixité*, en 1969, l'idéal demeure, dans les écoles et dans la société, la femme au foyer garante de la stabilité de la famille et de la moralité publique. Il a fallu deux siècles pour que les filles deviennent égales aux garçons face à l'éducation. Rien n'est acquis cependant, et l'état des lieux actuel, présenté en *épilogue*, montre que cette égalité demeure toute formelle.

Vivent tous les sports!

Les devoirs, je m'assois d'ssus!

Juliette Michaëlis

(Cartes postales) 1906. Collection Joëlle de Syon

Cette exposition n'aurait pu être réalisée sans la collaboration du Musée d'art et d'histoire et de ses filiales, des Archives d'Etat et de la Bibliothèque publique et universitaire, ainsi que de nombreux musées et collectionneurs privés. Elle a pu compter également sur les recherches de plusieurs historiens ou archivistes: Charline Higelin pour le salon réservé à Emilie et Edith Gourd, Josiane Ferrari pour l'éducation au couvent, en apprentissage et dans les écoles d'arts et de métiers; Christiane Genequand pour l'espace réservé à la philanthrope et la domestique, Philippe Schwed pour l'Ecole secondaire et supérieure de jeunes filles et enfin Chantal Renevey Fry pour l'Ecole professionnelle et ménagère. Qu'ils en soient tous ici remerciés. Ces personnes ont également collaboré à la publication réalisée à l'occasion de cette exposition sous la direction de Chantal Renevey Fry. De commentaires historiques en textes de sources, elle illustre et présente bon nombre de documents inédits pour servir à l'histoire de l'éducation des Genevoises.

Cette exposition est conçue par Juliette Michaëlis et artistement réalisée par Patricia Plattner.

UN SIÈCLE DE FILMS ETHNOGRAPHIQUES SUISSES

Musée d'ethnographie et Ateliers d'ethnomusicologie

Alhambra, 10 rue de la Rôtisserie, Genève
7 - 17 octobre 1997, à 20h30

Un demi-siècle, voire un siècle, tel est le bilan très positif du film ethnographique suisse, réalisé, conseillé ou interprété par des Suisses. En fait, ces films se situent entre 1953 et 1996 plutôt que dans la première moitié du siècle, avec cependant une exception. Je veux parler de **YOPI**, de l'ethnologue bâlois Felix Speiser, dont le tournage en 1924 suit de près celui de **NANOUK**, le célèbre documentaire du cinéaste américain Robert Flaherty. A chaque fois, il s'agit d'un pays et d'un peuple lointains, alors à peine connus, les Esquimaux du Grand Nord d'une part, les Indiens d'Amazonie d'autre part. Cela dit, les tout premiers films à caractère tant soit peu ethnographique furent réalisés bien avant cette date, à la fin du siècle passé.

Bien qu'elles soient nées ensemble, l'ethnographie et la cinématographie s'ignorent jusqu'en 1950, date à laquelle on commença à parler de film ethnographique, à le considérer comme un moyen en soi et à en encourager le tournage. C'est alors que le Comité français du film ethnographique créé par des spécialistes en la matière, tente de définir ce genre de film dont il venait d'admettre l'existence: «il semble que l'on puisse dire qu'un film est ethnographique quand il allie la rigueur scientifique à l'art de l'exposé cinématographique.»

En fait, il n'y avait, en 1950 pas plus que maintenant, de formule souveraine pour faire un film ethnographique, et encore moins pour faire un bon film ethnographique.

Réalisé en 1954 par le cinéaste neuchâtelois Henry Brandt, alors conseillé par l'ethnologue Jean Gabus, **LES NOMADES DU SOLEIL** est à ma connaissance le premier film suisse vraiment ethnographique. Quoi qu'il en soit, il s'agit de l'un des meilleurs documentaires jamais tournés par un seul homme, dans des conditions aussi modestes que pénibles. Après avoir été restaurée grâce à la Cinémathèque suisse, cette œuvre pionnière sur les Peul du Sahel, que l'on croyait perdue, est à nouveau disponible.

Les Touareg du crépuscule (Photo: Maximilien Bruggmann)

Tout comme **YOPI**, et pour des raisons purement techniques, je n'ai pas programmé mes propres films réalisés en 1953 chez les Kirdi du Nord-Cameroun et en 1955 chez les Indiens du Haut-Xingu, dont les originaux se trouvent, le premier au Musée d'ethnographie de Genève, le second à l'Institut du film scientifique de Göttingen. Parmi les autres films ethnographiques suisses de cette époque, je me bornerai à signaler ceux du Bernois René Gardi (1959), ainsi que ceux des Genevois Paul Lambert (1961) et Pierre Barde (1971), celui-ci en tant que producteur et réalisateur de la Télévision suisse romande. Choisi par l'auteur lui-même, un film de chacun de ces cinéastes figure dans mon programme.

Viennent enfin les films ethnographiques suisses réalisés au cours des vingt dernières années, plus nombreux que par le passé et dont j'ai choisi les titres en fonction du programme que je voulais relatif à l'ensemble de la production suisse. Hormis les séries tournées dans notre pays par Hugo Zemp et Jacqueline Veuve, c'est en Afrique noire, en Asie du Sud-Est, au Sahara et en Amazonie que les Suisses ont réalisé leurs films. A l'exception de Hugo Zemp, aucun des réalisateurs n'est ethnologue, et si ethnologue il y a, c'est comme conseiller: Reimar Schefold et René Fuerst, ou comme interprète: Jean Gabus et Bruno Manser. Cela pour dire que les meilleurs films ethnographiques suisses ont été tournés par des cinéastes et non par des ethnologues.

C'est à ce propos que le spécialiste français Jean Rouch affirmait «quand les cinéastes font des films ethnographiques, ce sont peut-être des films, mais ils ne sont pas ethnographiques, et quand les ethnologues font des films, ils sont peut-être ethnographiques, mais ce ne sont pas des films. Comme quoi les spécialiste peuvent parfois se tromper…

En complément de programme, nous vous proposons deux films Trigon parmi les plus récents: **MOSSANE** (1996) et **MABOROSHI** (1995). Pour ce qui est de Trigon, je vous rappelle qu'il s'agit d'une distribution suisse unique en son genre de films d'ethno-fiction dus à des réalisateurs dits du Sud et auxquels nous avions déjà consacré notre 11e Festival de films et musiques du monde. Sous le titre «Et la vie continue», ce festival a connu le succès que l'on sait et nous incite à maintenir cette collaboration. Quant aux films programmés cette année, ils nous confrontent à deux destins de femmes très distincts, celui d'une Japonaise et celui d'une Sénégalaise. Et je n'en dirai pas plus sur ce 13e Festival, sinon que nos films ne s'expliquent pas, mais se regardent avec plus ou moins de plaisir. N'est-ce pas le grand Fellini lui-même qui disait qu'«un film devrait être, pour chaque spectateur, une aventure personnelle, qu'il vit selon sa propre culture, son passé, sa sensibilité propre. A vouloir l'expliquer, on lui vole son mystère, on détruit son aura». A vos risques et périls, chers spectateurs…

René Fuerst
Conservateur responsable des programmes cinématographiques du Musée d'ethnographie

PROGRAMME

Mardi 7 octobre, 20h30: **Afrique noire**

Kirdi, Cameroun
MANDARA (90')
René Gardi et Charles Zbinden, 1959

Dogon, Mali
INAGINA, L'ULTIME MAISON DU FER (55')
Eric Huysecom et Bernard Agustoni, 1996

Mercredi 8 octobre, 20h30: **Suisse**

Jüüzli du Muotatal
YOUTSER ET YODLER (50')
LES NOCES DE SUSANA ET JOSEF (25')
GLATTALP (30')
Hugo Zemp, 1986

Jeudi 9 octobre, 20h30: **Asie du Sud-Est**

Sakuddei, Indonésie
THE SAKUDDEI (55')
John Sheppard et Reimar Schefold, 1974

Penan, Malaisie
SARBACANES CONTRE BULLDOZERS (60')
Jeni Kendell, Paul Tait et Bruno Manser, 1988

Vendredi 10 octobre, 20h30:
Musiques du monde

Cambodge
UNE DANSE POUR L'EXIL (90')
Jean-Daniel Bloesch, 1984

Samedi 11 octobre, 20h30:
Spécial Trigon

Sénégal
MOSSANE (105')
Safi Faye, 1996

Dimanche 12 octobre, 20h30:
Spécial Trigon

Japon
MABOROSHI (110')
Hirokazu Kore-Eda, 1995

Lundi 13 octobre, 20h30:
L'invité du lundi

Pygmées Babinga, Centrafrique
PETITE VIE (65')
Paul Lambert, 1976

Mardi 14 octobre, 20h30: **Sahara**

Peul, Niger
LES NOMADES DU SOLEIL (45')
Henry Brandt, 1954

Touareg, Niger
LES TOUAREG DU CRÉPUSCULE (65')
Pierre Barde et Jean Gabus, 1971

Mercredi 15 octobre, 20h30: **Suisse**

Les métiers du bois
JOSEPH DOUTAZ ET OLIVIER VEUVE, TAVILLONNEURS (30')
LES FRÈRES BAPST, CHARRETIERS (25')
CLAUDE LEBET, LUTHIER (35')
Jacqueline Veuve, 1988

Jeudi 16 octobre, 20h30: **Amazonie**

Achuar, Equateur
LE DROIT À LA DIFFÉRENCE (50')
Simone Mohr et René Fuerst, 1981

Yanomami, Brésil
LA RIVIÈRE DU MIEL (55')
Volkmar Ziegler et Pierrette Birraux, 1984

Vendredi 17 octobre, 20h30:
Musiques du monde

Espagne
L'ÉCOLE DU FLAMENCO (90')
Reni Mertens et Walter Marti, 1985

DÉCIDER, C'EST PENSER À LA SEPTIÈME GÉNÉRATION À VENIR...

Hall du Musée, du 10 octobre au 16 novembre 1997

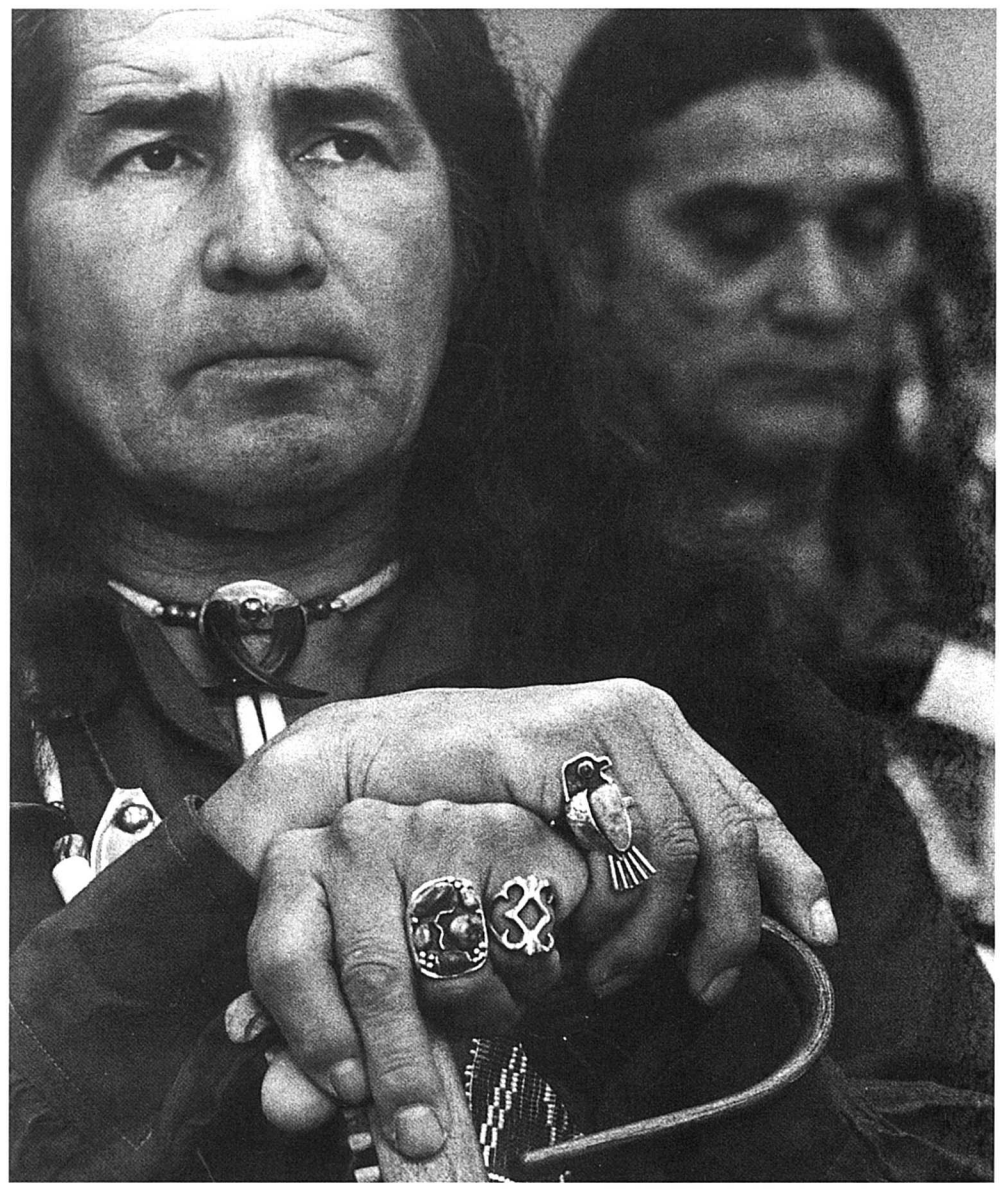
20 septembre 1977: Séance d'ouverture de la première Conférence des peuples indigènes au Palais des Nations à Genève.
Photos de Max Vaterlaus, agrandies par Dany Gignoux et présentées au Musée d'ethnographie à l'occasion des 20 ans de cet événement historique

Genève possède une longue histoire d'accueil de dirigeants indigènes, à commencer par le chef Deskaheh, de la Confédération des Nations Iroquoises qui, en 1923 déjà, s'était rendu à la Société des Nations pour faire valoir à lui seul les droits de son peuple, reconnu ni par le Canada ni par les Etats-Unis. A défaut d'être entendu au niveau international, il fut invité par le maire de Genève à prononcer son discours à l'Hôtel de Ville. Exilé aux Etats-Unis et craignant les représailles du Canada, Deskaheh mourut quatre ans plus tard.

Plus d'un demi-siècle après, en 1977, Genève recevait à nouveau les dirigeants indigènes: plus de 100 Indiens, chefs spirituels et politiques, hommes et femmes qui, au Palais des Nations, participaient à la première Conférence internationale non gouvernementale sur la discrimination dont sont victimes les peuples indigènes dans les Amériques. En mémoire de la visite de Deskaheh, le maire de Genève, M. Claude Ketterer, invita les chefs iroquois à une réception au Musée d'ethnographie.

Depuis, les dirigeants indigènes non seulement des Amériques, mais du monde entier, n'ont cessé de se rendre à Genève dans le cadre du Groupe de travail créé à leur intention il y a quinze ans. Cette année, à l'occasion du 20e anniversaire de l'historique conférence, ils étaient plus de 300 à faire entendre leur voix et à faire valoir leurs droits. Déjà présent en 1977 à Genève, le chef iroquois Oren Lyons a résumé ainsi l'esprit de son peuple: «Quand on prend une décision, il ne faut penser ni à soi-même, ni à sa famille, ni à sa génération, mais à la septième génération à venir...»

René Fuerst



Oren Lyons, membre de la Confédération des Nations Iroquoises, lors de la séance d'ouverture, le 20 septembre 1977. (Photo: Max Vaterlaus)

Mystère au Musée, quatrième et dernier épisode

Résumé: le cadavre de Paul Blanc, spécialiste de la Nouvelle-Guinée, a été découvert dans la première salle d'exposition du Musée d'ethnographie

L'enquête et les interrogatoires des personnes présentes ce soir-là eurent pour conséquence l'arrestation du Directeur, Edouard Python. Celui-ci proclamait dédaigneusement son innocence, mais plusieurs faits le désignaient comme le seul coupable possible. Il était réputé dans le monde scientifique comme un spécialiste de la comparaison entre les pièges utilisés pour la capture des animaux et les lieux d'articulation des phonèmes; sa thèse avait tenté de démontrer la relation étroite qui existe entre les premiers et les seconds, dans le sens d'un déterminisme de la chasse sur le langage.

Le système complexe de fils qui avait capturé et étranglé Paul Blanc ne pouvait d'autre part avoir été installé qu'en vue de cette unique victime: il était bien connu que le spécialiste de la Nouvelle-Guinée portait un intérêt spécial au clic buccal dorsal oral, ce phonème qui prend naissance à l'endroit précis où le corps avait été trouvé. Ainsi, les filets de la loi furent lancés sur cette proie idéale, dont le discours d'inauguration et l'extravagante présentation de l'exposition étaient interprétés comme la préméditation maniaque d'un crime de dément.

Ma propre enquête m'avait par ailleurs fait découvrir un mobile au crime. Le sigle de l'exposition (S.I.L.) ainsi que l'emploi récurrent du concept de «tagmème» dans le discours du Directeur m'avaient convaincu qu'Edouard Python était en fait un pion infiltré dans le Musée par le Summer Institute of Linguistics, un organisme missionnaire protestant et nord-américain dont un des théoriciens les plus connus, Kenneth L. Pike, avait écrit le célèbre article «On Tagmemes, née Gramemes» (ital. 24, 1958: 273-278). Un témoignage précieux sur Pike me fut fourni par l'ouvrage *De toute tribu et de toute langue*, d'Ethel E. Wallis et Mary A. Bennet (Editions des Groupes missionnaires, Vevey, 1972): «Retournant chaque année au Mexique, Pike a continué à travailler au langage mixtèque et à la traduction de la Bible. Il a finalement résolu le problème du «ton» dans le langage non pas en suivant la suggestion du Dr Sapir ou à force de travail, mais en passant beaucoup de temps en prière – des jours entiers – demandant à Dieu de l'aider et de lui donner la solution dont il avait besoin.» Ainsi, Edouard Python apparaissait comme l'instrument d'un complot en vue d'imposer au Musée la prière comme technique ethnographique, qui ne pouvait que se heurter à l'intransigeance laïque d'un Paul Blanc, membre reconnu de la Libre Pensée.

■

Je fus cité au procès comme témoin. Mais, dans l'intervalle, j'avais tourné et retourné dans ma tête tous les éléments de l'affaire. Les soit-disant preuves accumulées contre le Directeur m'apparaissaient trop convaincantes et trop univoques. J'étais décidé à démonter le mécanisme de l'accusation, mais je n'avais en ma possession aucune preuve contre quiconque, à peine quelques indices qui pourtant me semblèrent valoir la peine d'être exposés.

Je commençai ma déposition en montrant que quiconque avait participé à la visite aurait pu disposer le piège mortel. Le Directeur avait eu bien sûr tout loisir de l'installer antérieurement, mais chacun de nous avait pénétré seul dans la bouche, où personne ne pouvait contrôler ses faits et gestes. D'autre part, la demi-heure accordée de visite individuelle, juste avant la collation, donnait également à chacun un temps suffisant pour cette préparation.

D'autre part, l'accumulation d'indices contre lui-même n'était pas un signe de particulière habileté de la part du Directeur, qui passait pourtant pour un homme intelligent. En fait, tout se présentait comme si l'on avait voulu impliquer le Directeur dans un meurtre, en dirigeant sur lui un faisceau de suspicions. Que signifiait dans ce cas la mort de Blanc, sinon qu'il s'était lui-même tué afin de faire condamner Python pour meurtre? De là son attitude désagréable durant la visite, mettant en évidence l'antagonisme qui les opposait, et de là le choix du piège comme instrument fatal.

Je suggérai donc que Blanc, pendant la dernière demi-heure, avait attendu le moment favorable pour entrer dans la bouche, y installer le piège qu'il tenait tout préparé sur lui, et se pendre. C'était là d'ailleurs la seule manière d'expliquer pourquoi l'on avait retrouvé sa pipe intacte dans sa poche, alors que tout le monde pouvait certifier qu'elle ne quittait jamais sa bouche. Dans un ultime réflexe de fumeur attaché à son instrument, Blanc l'avait soigneusement protégée afin de ne pas casser sa pipe en mourant.

L'autopsie montrait aussi que Blanc savait qu'il ne pourrait pas participer à la collation prévue. En effet, elle mettait en évidence les reliefs d'un gros repas pris vers les cinq heures et composé de langue de veau sauce aux câpres. C'était là en quelque sorte le repas du condamné, qu'il ne pouvait prévoir qu'en sachant qu'il allait mourir.

Edouard Python fut acquitté. Après de longues délibérations, il avait été admis que les charges contre lui étaient trop peu corroborées par les faits pour justifier une condamnation. Le suicide de Paul Blanc ne pouvant être ni prouvé ni réfuté, l'affaire fut classée. Le Directeur fut peu après interné dans un asile psychiatrique pour aphasie, tandis que l'exposition connaissait, grâce au scandale, une affluence considérable qui eut pour conséquence sa prolongation.

Alain Monnier

QUINZAINE MULTICULTURELLE À LA JONCTION

Maison de Quartier de la Jonction, du 3 au 16 novembre 1997

Programme détaillé au 418 45 50 dès la mi-octobre

Le Musée d'ethnographie, la FPSE et la Maison de Quartier de la Jonction co-animent une série de manifestations sur le thème «Vivre ensemble à la Jonction». Chansons, contes, repas au son des musiques du monde, soirées de discussions, débats et ateliers sont au menu pour ces deux semaines de découvertes et d'échanges. Un rapport sur «Vivre à la Jonction» rendra compte du travail fait par les étudiants du cours d'ethnologie de Louis Necker et coordonné par Emilienne Mukarusagara.
Nous nous réjouissons de partager avec vous ces moments qui rapprocheront le Musée du quartier passionnant et riche en relations pluriculturelles dans lequel il se trouve. Ne manquez pas la quinzaine multiculturelle à la Maison de Quartier de la Jonction.

EXPOSITIONS

JUSQU'AU 5 OCTOBRE 1997

Musée d'ethnographie

Visites commentées sur demande (418 45 44, l'après-midi)

MÉMOIRES D'ESCLAVES

L'exposition tente de retracer les fondements de l'asservissement des hommes et leur exploitation à des fins mercantiles hier et aujourd'hui.

DU 10 OCTOBRE AU 16 NOVEMBRE 1997

Musée d'ethnographie – hall (entrée libre)

DÉCIDER, C'EST PENSER À LA SEPTIÈME GÉNÉRATION À VENIR

20 SEPTEMBRE 1977: SÉANCE D'OUVERTURE DE LA PREMIÈRE CONFÉRENCE DES PEUPLES INDIGÈNES AUX PALAIS DES NATIONS À GENÈVE

Photos de Max Vaterlaus, agrandies par Dany Gignoux et présentées au Musée d'ethnographie à l'occasion des 20 ans de cet événement historique.

Cette première Conférence internationale non-gouvernementale sur la discrimination dont sont victimes les peuples indigènes dans les Amériques a ouvert la voie à toutes les autres qui se sont déroulées depuis à Genève.

DU 27 NOVEMBRE 1997 AU 13 AVRIL 1998

Musée d'ethnographie

Vernissage le 26 novembre à 18h00

Visites commentées sur demande (418 45 44, l'après-midi)

THÉÂTRES D'ORIENT

Le vaste monde asiatique est justement réputé pour ses multiples formes théâtrales. Qu'ils recourent au jeu d'interprètes humains ou de substituts comme les figures d'ombres et les marionnettes, les théâtres de l'Orient permettent aux populations de toutes origines de mettre en scène les relations complexes qu'elles entretiennent avec le sacré. Avant de constituer un divertissement, la représentation théâtrale manifeste donc le besoin de l'homme asiatique d'inscrire sa place dans un cosmos qui le dépasse, un peu à la manière du théâtre antique d'Occident.

Le Musée d'ethnographie de Genève conserve une importante collection d'objets asiatiques liés au théâtre, notamment des figures d'ombres, des masques et des marionnettes.

DU 27 AU 30 NOVEMBRE

Musée d'ethnographie

Location au Service culturel Migros (310 68 20)

SPECTACLES D'INAUGURATION

Inde: aux sources du théâtre indien

Bhopa-Bopi, balladins du Rajasthan – Pava-kathakali, marionnettes du Kerala

Jeudi 27 novembre: 20h30
Vendredi 28 novembre: 20h30
Samedi 29 novembre: 17h30
Dimanche 30 novembre: 17h30

DU 21 OCTOBRE 1997 AU 18 AVRIL 1998

Annexe de Conches

Vernissage le 20 octobre à 18h30

Visites commentées sur demande (346 01 25)

EN ATTENDANT LE PRINCE CHARMANT

L'éducation des jeunes filles à Genève de 1740 à 1970

Les plus privilégiées cultivaient les arts d'agrément, les autres les arts ménagers, mais toutes attendaient le prince charmant. Jusque dans les années soixante, les filles de 12 à 18 ans ont toujours été séparées des garçons pour leur éducation.

Au cours du 20e siècle, de nouvelles aspirations professionnelles, une plus grande maîtrise de la fécondité et la généralisation de la mixité n'ont-elles pas transformé les rêves obligés des jeunes filles d'aujourd'hui... ainsi que le prince charmant?

Une exposition de la CRIÉE.

FILMS

DU 7 AU 17 OCTOBRE 1997

Alhambra, Genève

13e FESTIVAL DE FILMS ET MUSIQUES DU MONDE:

UN SIÈCLE DE FILMS ETHNOGRAPHIQUES SUISSES

Musée d'ethnographie et Ateliers d'ethnomusicologie.

Voir programme détaillé en page 6 de ce journal.

COURS

DE SEPTEMBRE 1997 À JUIN 1998

Répondeur téléphonique au 418 51 12 ou demandez Mme Anne-Marie FIORE (e-mail: fiore@cjb.unige.ch)

COURS POPULAIRE SUR L'ENVIRONNEMENT

Organisés par le Conservatoire et Jardin botanique, l'Académie internationale de l'environnement, la Société suisse pour la protection de l'environnement et le Musée d'ethnographie, cinq modules de sept ou huit cours sont proposés sur la biodiversité, les instruments pour connaître et comprendre l'environnement, l'environnement en zone urbaine, les déchets, l'énergie.

MUSIQUES

ATELIERS D'ETHNOMUSICOLOGIE

VENDREDI 3 OCTOBRE 20H30
Cité Bleue
Teofilo Chantre
Morna et chanson populaire du Cap-Vert

VENDREDI 10 OCTOBRE 21H30
Sud des Alpes
Ambos Mundos
Son cubano et musique afrocubaine

SAMEDI 18 OCTOBRE 20H30
Cité Bleue
Matita de Romero
Flamenco

VENDREDI 7 NOVEMBRE 21H30
Sud des Alpes
Ensemble Ajalguu
Musique et danse de Mongolie

DU 11 AU 25 NOVEMBRE 1997
Cité Bleue

VOIX DE FEMMES

Organisé par les Ateliers d'ethnomusicologie et le Centre de musique ancienne

MARDI 11 NOVEMBRE 20H30
Barbara Thornton et l'ensemble Sequentia
Musique médiévale allemande
Aïcha Redwane et l'ensemble Al-Adwar
Chants de la Nahda égyptienne

VENDREDI 14 NOVEMBRE 20H30
Ensemble Mala Punica
Motets de Johannes Ciconia
Béatrice Cramoix
Airs de cour français

MARDI 18 NOVEMBRE 20H30
Ruth Yaakov
Chants séphardiques des Balkans
Emma Kirkby
Musique anglaise du XVIIIe siècle

VENDREDI 21 NOVEMBRE 20H30
Luzmila Carpio
Chants quechua de Bolivie
Montserrat Figueras
Musique espagnole du XVIIe siècle

SAMEDI 22 NOVEMBRE 20H30
Yungchen Lhamo
Chants traditionnels du Tibet
Annie Ebrel
Gwerz a cappella de Bretagne
Toto la Momposina
Chants traditionnels afro-colombiens
Mah Damba
Chants des griottes du Mali

MARDI 25 NOVEMBRE 20H30
Brigitte Lesne et l'ensemble Discantus
Chant liturgique médiéval
Matlubeh Dadabayeva
Chants traditionnels d'Ouzbékistan

VENDREDI 5 DÉCEMBRE 21H30
Sud des Alpes
Lucy Acevedo
Musique afro-péruvienne

VENDREDI 12 DÉCEMBRE 20H30
Cité Bleue
Ensemble Georgika
Polyphonies traditionnelles de Géorgie

Réservations (sauf Sud des Alpes): Service culturel – 7, rue du Prince.
Renseignements: Ateliers d'ethnomusicologie

ANIMATIONS

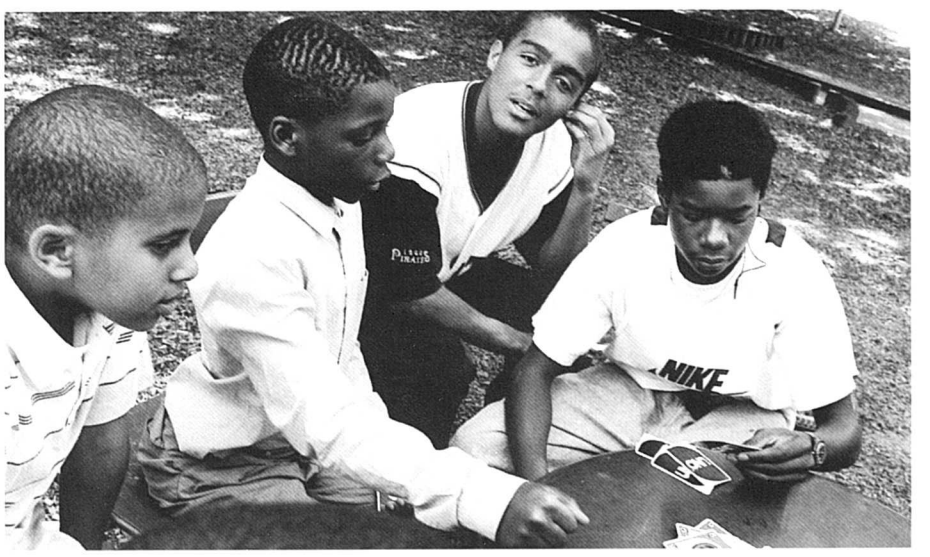
DU 3 AU 16 NOVEMBRE 1997

Maison de quartier de la Jonction

VIVRE ENSEMBLE A LA JONCTION

C'est le titre de la quinzaine culturelle organisée par la Maison de quartier de la Jonction. Interpellés aussi par ces aspects concrets de la mosaïque culturelle genevoise, le Musée d'ethnographie et des membres de la FAPSE se sont joints à l'organisation de cette quinzaine. Débats, exposition de photos de Simone Oppliger, conférences et animations.

Programme disponible dès la mi-octobre au 418 45 50.



Parc Gourgas, activités de la Maison de quartier, 1997. Photo de Simone Oppliger

DU 13 AU 15 NOVEMBRE

Musée d'ethnographie

CONTES DES CINQ PARTIES DU MONDE

Dans le cadre du Festival suisse du conte, le Musée d'ethnographie accueillera deux conteuses, Florence Henry et Françoise Flores pour un voyage aux quatre coins du monde. Entrée libre, dès 7 ans.

Vendredi 13 novembre: 10h00 et 14h00: Pour des classes du quartier de la Jonction, uniquement
Samedi 14 novembre: 14h00 – Dimanche 15 novembre: 11h et 15h